

veau Faust, un charme surhumain m'eût donné tout à coup une seconde adolescence.

Le flot des souvenirs, à l'appel des mots familiers, monte, monte alors, jusqu'à envahir chaque recoin de ma pensée. Du coup, le grondement de Boston, qui se perçoit pourtant de mes fenêtres dans une belle intensité, s'enfonçe dans les lointains, puis cesse et s'évanouit. Et le rideau se lève sur la scène pressentie, attendue.

Cela se passe à la tombée d'un beau soir d'été. Je suis assis sur le seuil d'une humble maisonnette de campagne la maison de mon grand-oncle, à Saint-Dominique, près de Saint-Hyacinthe, où j'allais souvent passer mes jours de vacances. Dans la plaine, le soleil couchant se répand en une longue traînée rouge, enveloppant d'un dernier flamboiement, tout là-bas, le dôme du Séminaire. Un petit moment, encore, puis les clous d'or des étoiles, un à un, commencent à briller dans la breunante. Tout autour, les feux des fours à chaux, fort nombreux en cet endroit, dressent leurs flammes d'un rouge sanglant. Une grande paix, une sérénité idéale tombent de l'âme des choses. Quelque part au loin un ouaouaron, accroupi dans les roseaux, lance ses trilles plaintives, et la chanson solitaire de cet humble batracien semble ponctuer encore davantage le grand silence d'alentour.

Mon grand-oncle est venu prendre place à mes côtés. Tout d'abord, sa pipe allumée, il pétunait silencieusement, par longues bouffées, le regard fixe, s'emplissant les yeux du même horizon familial. Puis enfin, cédant à mes sollicitations, il consentait à me conter un conte. Un par soir, c'était là notre convention.